

confirme à suffisance la portée programmatique de ces œuvres érigées dans l'espace public. S'intéresser aux particularités régionales, voire locales, de ces portraits permet d'aborder d'autres aspects encore et d'envisager la manière dont différents groupes sociaux adoptèrent certaines formes de portrait, qu'il s'agisse de la réception même de celui-ci dans les provinces du Proche-Orient antique (où l'on n'ira cependant pas jusqu'à considérer que la couronne d'un portrait palmyrénien de Copenhague, Glypt. Ny Carlsberg 1121, ait quelque rapport que ce soit avec la *corona civica* et à reconnaître un citoyen romain dans le personnage représenté), de la diffusion de « Caesar-gesichter » dans les provinces hispaniques, de l'*obesus Etruscus* de plusieurs couvercles de sarcophages témoignant de la *tryphè* d'une classe aristocratique manifestant son identité et sa différence face à la *gravitas* du portrait de la Rome tardo-républicaine, de ce qu'on a pu considérer comme l'« illyrische Tracht » de statues et bustes d'Apollonie et d'autres sites de l'Albanie actuelle, ou de la manière dont quelques stèles de Lugo (Galice) combinent mode de représentation romain et tradition, voire de la figuration du défunt au banquet sur une stèle très fragmentaire de Sant Martí Sarroca (Barcelone), où il n'avait pas été reconnu jusqu'ici ; dans certaines villes (Luni, Aquilée), c'est la constitution de véritables galeries de portraits en un endroit bien déterminé qui témoignage de choix locaux. L'histoire des collections et l'histoire de la « Bildnisforschung » ne sont pas négligées non plus par les participants à ce volume : c'est l'occasion d'essayer de préciser le pedigree du Ménandre de Gerzensee, aujourd'hui en dépôt à l'université de Zurich, de découvrir l'origine (des dessins de bustes de l'ancienne collection Maffei par Jacopo Strada) des étonnantes représentations d'empereurs romains d'un plafond peint du château de Bautzen (Saxe), de se pencher à nouveau sur la cohérence et l'identification de la série de portraits d'Auguste du « type B » d'O. Brendel. L'aide apportée par certaines techniques nouvelles (scan 3D) ne manquera pas non plus d'intéresser les chercheurs d'aujourd'hui à la suite des premiers résultats obtenus à l'université de Göttingen. On voit bien tout ce qu'offre ce précieux recueil ; depuis une cinquantaine d'années, que de champs nouveaux et d'avancées passionnantes dans l'étude de ces portraits !

Jean Ch. BALTY

Maura K. HEYN & Rubina RAJA (Eds.), *Individualizing the Dead. Attributes in Palmyrene Funerary Sculpture*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, xv-139 p. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 3). Prix : 65 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-59126-1.

Les sept articles de ce volume, précédés par une introduction des deux organisatrices et éditrices qui en offrent déjà un bref résumé (p. 5-8), résultent de communications présentées à un atelier (« workshop ») tenu à Aarhus en 2018 pour se pencher sur certains des attributs permettant d'individualiser – en tout cas de caractériser – les défunts dans la sculpture funéraire palmyrénienne. À défaut d'inscription faisant allusion à la fonction ou au métier – on n'attend d'ailleurs pas ce genre de précision à l'intérieur de ces vastes hypogées et tours funéraires, où chacun ne fournit que sa filiation à l'intérieur de la famille, J.-B. Yon l'a fort opportunément rappelé (p. 131-135) –, c'est bien grâce aux attributs dont leur image est accompagnée que se distinguent les unes des autres les différentes catégories de la population de l'oasis et que

certains personnages sont plus particulièrement mis en évidence. Mais faut-il toujours voir là un signe de leur « elite status » (p. 7, 25, voire 77 « extreme wealth and status ») ? L'accès à l'importante base de données du « Palmyra Portrait Project » constituée à Aarhus permet aujourd'hui aux chercheurs de tableer sur un *corpus* quasiment complet d'environ 4000 œuvres (chiffre qui varie parfois d'un auteur à l'autre : 3700 p. 13 ; « about four thousand » p. 42 ; 4020 portraits répartis sur 3029 monuments, p. 75 ; mais « more than 2700 objects » p. 33, qui n'est apparemment pas une faute de frappe, puisque les 143 exemplaires étudiés ne représentent que 5,6 % de l'ensemble, calculés sur ce total et non sur 3700). De là, de continuels pourcentages dont l'utilisation systématique ne révolutionne cependant pas l'impression générale que l'on s'était faite jusqu'ici de ces monuments. Que le manteau à franges de quelques portraits masculins renvoie au domaine militaire et au monde hellénistico-romain (Fr. Albertson, p. 13-30) n'étonne pas, la signification de ce type de vêtement ayant déjà été mise en évidence par J. Marcadé (« De cape et d'épée », *Ktèma* 25 [2000], p. 46-54) et, plus récemment encore que les auteurs ici cités, par M. Cadario (in *Eikones, Portraits en contexte*, édition numérique, 2016, p. 295-315) ; pour les femmes, il est, en effet, plus particulièrement porté par de jeunes femmes, qui se distinguent également par leur coiffure (le « Tower Type hairstyle »). Mais je vois mal que l'on en puisse déduire quoi que ce soit en matière de « gender », les franges ne suffisant pas à comparer deux types de manteau fondamentalement différents de forme et d'usage. S'intéresser aux plantes et aux fruits, palmes, feuilles et branches d'olivier et de laurier, pommes de pin, souvent bien difficiles à identifier avec précision sur ces monuments funéraires (O. Bobou, p. 31-49), tout en méconnaissant Fr. Cumont, *La stèle du danseur d'Antibes et son décor végétal. Étude sur le symbolisme funéraire des plantes*, Paris, 1942 et les importants articles du *ThesCRA* VIII, Los Angeles, 2012, p. 385-468, ne pouvait mener bien loin (le fruit tenu en main sur un relief de Copenhague fig. 3.18 n'est pas une pomme, mais une grenade). Les clés accrochées à certaines broches ou tenues en main méritaient, certes, d'entrer également en ligne de compte dans ce volume : elles caractérisent apparemment une partie des portraits féminins les plus anciens (« in the period AD 50-150 ») et tendent à disparaître lorsque les colliers remplacent ces broches. Ne verra-t-on, dès lors, dans cet attribut, qu'un « stylistic choice » ? Leur signification même n'en est pas pour autant clarifiée : « The keys may have had several functions or symbolic meanings » (p. 60). *Skyphoi* et coupes / phiales tenus au banquet (M. K. Heyn, p. 63-73) semblent avoir été utilisés indifféremment, mais apparaissent exclusivement dans la main des hommes et de leurs serviteurs masculins ; l'auteure y reconnaît donc « clearly a gendered attribute » (p. 7). En allait-il différemment dans le reste du monde antique ? Un simple élargissement de la recherche eût apporté un précieux éclairage, que donnent à cet important sujet les thèses de J.-M. Dentzer, *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VII^e au IV^e siècle av. J.-C.*, Rome, 1982, et de J. Fabricius, *Die hellenistischen Totenmahlreliefs. Grabrepräsentation und Wertvorstellungen in ostgriechischen Städten*, Munich, 1999. Dans la représentation des prêtres, R. Raja (p. 75-117, dont 32 pages de catalogue reprenant, pour plus de 45 portraits, les mêmes fiches et la même bibliographie que celles de son article du colloque de 2018 : *Women, Children and the Family in Palmyra* ; cf. *AC* 89 [2020], p. 325-326) s'intéresse ici à la fibule ronde qui maintient le manteau sur l'épaule droite ; ce serait à nouveau « a gender-distinctive

symbol » (p. 77), puisque les femmes portent toujours la fibule sur l'épaule gauche, jamais sur la droite. Cela tient évidemment à la manière de draper le vêtement – et des vêtements différents. Quelque peu étranger au sujet abordé dans le volume, l'examen du monnayage de Palmyre (N. Breintoft Kristensen, p. 119-130) permet de souligner le caractère très local de celui-ci, « a symbol of the city » en ce sens qu'il « reflected in many ways the unique position of Palmyra between Parthia and the Roman East » (p. 129). Un utile index (p. 137-139) clôt le volume. L'illustration, abondante, ne manque pas de qualité, imprimée qu'elle est sur un excellent « acid-free paper ». Deux remarques encore : on s'étonnera de l'énorme fourchette chronologique adoptée p. 67 (« c. AD 160-260 ») pour dater l'image d'Esculape sur la mosaïque d'Achille d'une des maisons situées à l'est du temple de Bél, mosaïque que H. Stern, *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris, 1977, p. 25 situait déjà au troisième quart du III^e siècle ; quant à la bibliographie des différents articles, elle aurait dû être regroupée en fin de volume, comme il se fait le plus souvent en ce cas, la plupart des auteurs citant les mêmes ouvrages.

Jean Ch. BALTU

Olympia BOBOU, Jesper VERTERGAARD JENSEN, Nathalia BREINTOFT KRISTENSEN, Rubina RAJA & Rikke RANDERIS THOMSEN (Eds.), *Studies on Palmyrene Sculpture. A Translation of Harald Ingholt's Studier over Palmyrensk Skulptur, Edited and with Commentary*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol., XXIII-562 p., 561 fig. (STUDIES IN PALMYRENE ARCHAEOLOGY AND HISTORY, 1). Prix : 115 €. ISBN 978-2-503-59124-7 et e-ISBN 978-2-503-59532-0.

À près de cent ans de sa publication en danois (1928), voici la traduction anglaise d'un volume qui a fait date et demeure vraiment essentiel pour toute approche du portrait palmyrénien ; elle est due à Heidi Flegal, dont le nom, curieusement, n'apparaît que dans l'avant-propos (p. XIX). Chacun s'était jusqu'ici débrouillé, vaille que vaille, en s'aidant de l'allemand ou du néerlandais – sans oublier pour autant le précieux « résumé » qu'en avait offert M. A. R. Colledge, *The Art of Palmyra*, Londres, 1976, p. 245-264, adaptant déjà et complétant le classement d'Ingholt pour tenir compte de nombreux documents apparus depuis 1928 –, pour retirer de cette étude les éléments dont il avait besoin pour éditer et dater d'autres plaques de fermeture de *loculi* découvertes au cours de fouilles encore plus récentes. Mais une méconnaissance croissante des langues étrangères chez les chercheurs et l'omniprésence de l'anglais dans nos disciplines – fût-ce de la part de ceux qui le maîtrisent mal – a conduit le petit groupe de chercheurs travaillant, autour de R. Raja, au « Palmyra Portrait Project » à proposer, annoter et indexer une traduction de ce qui avait été, en son temps, la thèse de doctorat du savant danois. Le détail de ses analyses n'en sera, désormais, que plus perceptible, la pertinence de ses rapprochements que plus évidente. Une brève introduction de R. Raja (p. 1-27) rappelle les différentes étapes de la redécouverte de Palmyre, souligne l'intérêt de Carl Jacobsen pour les portraits palmyréniens et présente les quatre campagnes de fouilles conduites par Ingholt dans l'oasis (1924, 1925, 1928, 1935-1936), avec quelques photos d'archives où ceux qui eurent la chance de connaître ou de rencontrer le fouilleur – mais il n'en est plus guère aujourd'hui – retrouveront avec émotion sa belle écriture, son visage ouvert, affable et souriant. P. Mortensen (p. 29-31) ajoute